Publication de la Société slave de Paris.



LA POLOGNE

JOURNAL SLAVE DE PARIS

ORGANE DES INTÉRÊTS FÉDÉRAUX
DES SLAVES DE POLOGNE, DE BOHÊME, DE HONGRIE ET D'ORIENT.

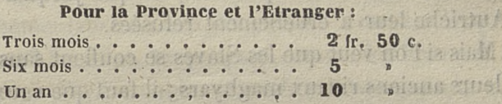
PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES.

Prix de chaque numéro isolé . . 10 c.

Pour Paris :

Trois mois.	1 fr. 25
Six mois.	2 50
Un an	5 »

On s'abonne à la librairie de Blosse, passage du Commerce, 7, à Paris.



Pour la Province et l'Etranger :

Trois mois	2 fr. 50 c.
Six mois	5 »
Un an	10 »

On s'abonne, pour l'Étranger, chez Franck, successeur de Brockhaus, à Paris et à Leipzig.

La Pologne s'envoie en échange de tout journal en langues slaves, française ou autres, aussitôt que la demande en est faite.

N. B. Les articles de correspondance, les demandes d'abonnement, les lettres pour la Société slave, et toutes les réclamations quelconques adressées à la Rédaction du journal, doivent être envoyés *franco* au Directeur-Gérant, Cyprien ROBERT, passage du Commerce, 7, près de l'Ecole de médecine, à Paris. — Toutes les lettres ou demandes venues de Pologne, de Russie ou d'Autriche doivent être envoyées affranchies à la librairie Franck, à Leipzig.

2e Année. — Numéro 5. — 24 Juin 1849.

De l'avenir fédéral de la Hongrie.

L'indépendance de la Hongrie est désormais un fait acquis, pourvu qu'elle continue de marcher dans la voie où elle est si heureusement entrée, en suivant le système de l'égalité internationale complète entre le Maghyar et les peuples divers qui l'entourent. A cette condition la Hongrie est appelée à devenir un puissant empire. A cette condition toutes les nationalités opprimées continueront de voir dans l'armée polono-hongroise *la grande armée* de la délivrance et de l'émancipation européenne. Le nouveau ministère maghyar est sous ce rapport aussi explicite que possible : il s'est déclaré à la face de l'Europe un *gouvernement révolutionnaire avec tendances démocratiques*, et il a promis concours à tous les peuples qui tenteront de s'affranchir.

En conséquence de ces déclarations, la majorité des Slaves d'Autriche a cessé de voir dans les Maghyars des ennemis ; et elle saisit avec joie toute occasion qui se présente de leur prêter appui. De leur côté, les Hongrois prouvent de mille façons qu'ils ne veulent pas imiter la bureaucratie autrichienne, en continuant l'oppression des populations qui ne sont pas de leur race. C'est au nom de l'égalité civile la plus fraternelle entre les peuples, que le général Bem a rallié à son drapeau tous les Roumains de la Transylvanie et une grande partie des Serbes du Danube. Son lieutenant, le comte Karolyi, en entrant dans une des principales villes serbes du banat, à Verchets, a publié une proclamation que le *Napredak* a reproduite en serbe, et qui se résume en ces mots : « Nous venons à vous en amis ; car notre malheur est le même que le vôtre. Vous combattez pour la liberté aussi bien que nous. Que Dieu juge ceux qui nous ont lancés les uns contre les autres ! N'ajoutez pas foi à ces gazettes allemandes qui nous présentent sous un jour si perfide. Le temps nous montrera tels que nous sommes. Pour aujourd'hui tendons-nous fraternellement la main ; et au nom de la liberté et de l'égalité unissons-nous contre l'ennemi commun, qui, en nous affaiblissant par la discorde, ne se propose qu'un but : replacer sur nous tous le joug de son despotisme. »

A l'exemple de Bem, le général Perczel offre aux Serbes de la Batchka toutes les garanties de leur nationalité. Pantchova, Orchova et autres villes slaves des bords du Danube sont déclarées *villes libres de la Hongrie.* Toutes les gardes nationales urbaines et champêtres que l'Autriche avait fait dissoudre dans la voïévodie se réorganisent sous la protection maghyare, et se choisissent dans leurs rangs leurs propres officiers. Georgey lui-même à Pest se déclare hautement aussi dévoué à la cause slave qu'à celle de son pays. « Nous combattons à la fois, écrit-il, pour la Hongrie et la Slavie ; et tous les Slaves d'Autriche, non moins que ceux de la Vistule, nous devront leur affranchissement. » Aussi ce ne sont pas seulement les Serbes et les Slovaques qui s'enrôlent en foule dans les rangs polonais de Bem et de Dembinski : les Croates eux-mêmes quittent par bandes leur Ielatchitj, réduit à n'être plus que le geôlier autrichien de sa malheureuse patrie. Enfin la Bohême, enchaînée et remise sous l'état de siége, semble n'attendre que le moment où la lutte sera le plus vivement engagée avec les Russes au

fond des Karpathes, pour agir dans sa propre cause. Elle ne peut oublier que 120,000 bras qui composaient naguère sa garde nationale, désarmés aujourd'hui, pourront arracher demain dans les gorges de la Moravie, fusils, poudre, chevaux, canons aux vaincus moscovites.

Ce que les Bohêmes, les Illyriens, les Croates n'ont pas cessé de demander au cabinet autrichien, c'est de consacrer par des lois l'égalité politique et l'association fédérative des divers peuples de l'empire. A ces demandes si modérées, qui sont pourtant le *nec plus ultra* de l'ambition des Slaves, l'Autriche n'a répondu qu'avec son machiavélisme ordinaire. C'est maintenant à la Hongrie que semble réservé l'honneur de doter les Slaves des institutions réclamées par eux, et que jusqu'à présent l'Autriche leur a cruellement refusées.

Mais si l'on veut que les Slaves se confient sans réserve à leurs anciens rivaux maghyars, il faut que ceux-ci leur donnent des garanties plus solides, plus durables que celles des proclamations militaires de leurs généraux; il faut que le gouvernement même et la diète de Hongrie assurent aux nationalités slaves une existence à part, solennellement sanctionnée par des lois constitutives. Alors seulement le Slave et le Maghyar pourront s'unir de cœur dans un même État. En se fondant ainsi sur la fédération, cet État nouveau aura en réalité une base plus libérale que celle d'aucun des gouvernements actuellement existants. Il deviendra de fait et de droit plus puissant que ne le fut jamais l'Autriche; et il pourra exercer en faveur des nationalités encore opprimées de l'Europe une influence décisive.

Les Slaves et la Turquie.

La Turquie, au XVIIe siècle, essaya de conquérir la Pologne, ou au moins d'envahir ses provinces méridionales. La Pologne, quoique abandonnée à elle-même, opposa une résistance invincible. La bataille de Vienne, en 1683, termina ces guerres héroïques. Sobieski, d'après le jugement de Vauban, sauva non seulement Vienne, mais la chrétienté. L'Autrichien Hammer avoue noblement que «l'invasion ottomane a été refoulée par Sobieski pour ne plus revenir jamais.» Heureusement, depuis cette époque, la Turquie a eu la sagesse de comprendre qu'en continuant de combattre la Pologne elle amènerait sa propre ruine. En effet, affaiblir la Pologne, puissance toujours défensive et jamais agressive, c'était encourager et fortifier les monarchies envahissantes et perfides de Russie et d'Autriche, qui n'ont jamais reculé devant les attentats les plus inouïs contre le droit des nations.

Toutes les guerres que la Turquie avait entreprises au XVIIIe siècle n'ont eu qu'un but : refouler les Moscovites et les Autrichiens et maintenir l'indépendance polonaise. Comme la Pologne, la Turquie aussi proclama le principe de la non-intervention. Elle le défendit héroïquement et avec une persévérance admirable. En 1712, elle imposa au tsar Pierre Ier l'évacuation des provinces polonaises. En 1769 elle déclara la guerre à la Russie pour sauver l'indépendance de la Pologne. Elle succomba alors, mais glorieusement : l'Autriche l'avait trompée d'une manière infâme. Les cabinets de Londres et de Paris n'opposèrent dès cette époque aucune résistance à l'agrandissement de la Russie et à la formation de la première Sainte-Alliance. La France et l'Angleterre abandonnèrent lâchement la Turquie et la Pologne, en se soumettant d'avance à la prépondérance, sinon à la suprématie moscovite. La Turquie tenta encore la guerre de 1789 à 1792 et succomba. L'Europe, égarée et coupable envers elle-même, sacrifia à la fois la Turquie et la Pologne. Elle subit à présent les conséquences de cette politique sans cœur et sans intelligence.

Au milieu des circonstances actuelles, quels sont les devoirs de la Turquie envers elle-même? Ces devoirs sont simples, et il y aurait une faute peut-être irréparable à ne pas les comprendre. Il y a pour la Turquie une nécessité impérieuse de revenir aux nobles traditions de sa politique du XVIIIe siècle, de reprendre la mission qu'elle avait acceptée la première et que l'Europe s'obstine jusqu'à ce jour à repousser, la mission de reconnaître hautement le mouvement slave, et de favoriser franchement le principe du rétablissement de la Pologne, afin de s'affranchir par là de la tutelle impuissante, compromettante et souvent peu sincère des gouvernements français et britannique.

Nous le dirons à la Turquie, avec une connaissance parfaite et un sentiment de sympathie toute désintéressée, la France et l'Angleterre, ayant perdu l'intelligence des grands intérêts européens, *se sont résignées, depuis longtemps, au démembrement de l'empire ottoman.* Si la France et l'Angleterre ont livré si légèrement la Pologne à l'ambition moscovite, autrichienne et prussienne, si elles ont par là reconnu en quelque sorte à la Russie le pouvoir de limiter l'exercice de leur propre indépendance, il y aurait de la part de la Turquie une présomption par trop grande à espérer des puissances d'Occident un appui sincère et persévérant. Que la Turquie se protége elle-même. Elle le peut, elle en a les moyens puissants.

Les événements qui s'accomplissent à sa frontière favorisent merveilleusement l'action ottomane. Que la Turquie le sache, en s'obstinant dans son isolement, en se laissant contenir et paralyser par des conseils lâches et stupides, en laissant passer les événements, elle prononcera elle-même l'arrêt de sa déchéance inévitable et méritée. Favoriser l'insurrection hongro-polonaise, telle est la dernière planche de salut que la Providence jette encore à la Porte, à la veille d'un complet naufrage.

Si donc la Turquie veut sincèrement préserver son indépendance et l'inviolabilité de ses provinces, elle doit, dans l'intérêt de son avenir, appuyer le mouvement des Slaves, favoriser l'émancipation graduelle des Roumains, et s'intéresser ouvertement à la reconstitution de la Hongrie et d'une Pologne indépendante. Par cette iniative courageuse et intelligente, et cependant essentiellement otto-

mane, la Porte s'assurera l'attachement et l'alliance des Slaves, elle se créera un appui solide dans la reconnaissance de la Pologne et de la Hongrie; elle forcera les cabinets de France et d'Angleterre à suivre sa politique vis-à-vis du Nord et à se déclarer, eux aussi, contre la Russie. L'état de l'Italie doit offrir à la Turquie un terrible avertissement. Quels fruits la malheureuse nationalité italienne a-t-elle recueillis de sa confiance dans les promesses diplomatiques et dans les assurances d'intervention de la France et de l'Angleterre?

Si la Turquie se déclare contre le mouvement slave, si elle favorise l'envahissement de la Hongrie par l'armée moscovite, si elle aide à entraver l'active et redoutable propagande polonaise; dans ce cas, nous lui prédisons qu'elle périra bientôt. Cette politique de juste-milieu, qui n'est ni une soumission absolue, ni une hostilité avouée courageusement, vis-à-vis de la Russie, n'est destinée, tout au plus, qu'à prolonger honteusement l'agonie de la puissance ottomane Dans ce système, la Russie conserve tout son ascendant de protectrice sur les Slaves du Danube. Elle n'aurait qu'à prononcer un mot pour les lancer tous, en son nom, contre Constantinople, et l'Europe se soumettrait. Le Divan de Stambol doit connaître la vieille doctrine fataliste des *faits accomplis* transportée de l'Orient idolâtre en Occident pour y excuser toutes les lâchetés, et y légitimer tous les crimes politiques.

Les Polonais, les Hongrois et les Slaves, abandonnés par la Turquie, verront sans regret disparaître l'empire ottoman. Libres par leurs propres efforts, sans aucun engagement envers la Turquie, ils ne consulteront que l'intérêt et la gloire de la grande famille slave, qui veut que la Russie, et tous ceux qui lui servent d'instruments dociles, soient repoussés loin du Bosphore. Si, au contraire, la Porte saisit en ce moment une initiative hardie, elle se verra bientôt armée d'une force immense. Elle, puissance non chrétienne, et, à ce qu'on dit, barbare, elle accomplira la mission devant laquelle reculent les puissances qui se prétendent les plus civilisées de la chrétienté.

Que la Turquie ait l'habileté de profiter des événements incroyables qui se présentent, et qui, probablement, ne se renouvelleront plus jamais. Ne rien faire serait de la part de la Turquie un moyen infaillible pour mécontenter tout le monde et pour consommer sa ruine. Les Turcs, les Hongrois, les Polonais, les Roumains et les Slaves du Midi, en unissant leurs forces, peuvent sans grands efforts briser l'Autriche et la Russie. Ils peuvent faire entrer dans une voie nouvelle le nord et tout l'orient de l'Europe où la diplomatie d'Occident n'intervient depuis longtemps que pour dévoiler aux yeux du monde son immoralité et sa prodigieuse imprévoyance de l'avenir.

E.

De la politique autrichienne en Hongrie.

Sous ce titre: *La politique autrichienne en Hongrie*, une gazette de Croatie, la *Sudslawische Zeitung*, a donné depuis trois semaines plusieurs articles remarquables. Nous en traduisons ici les parties les plus saillantes:

« La transformation soudaine de l'opinion publique à l'égard de la Hongrie est vraiment extraordinaire. Aujourd'hui le succès des Maghyars, loin d'effrayer, éveille dans l'Autriche entière, parmi les membres de l'opposition, des espérances plus hardies que jamais. Les plus mortels ennemis du maghyarisme se surprennent tout d'un coup applaudissant à la gloire maghyare et aux déroutes de l'armée autrichienne. A quel degré de dissolution n'est pas arrivé un État, lorsqu'il en vient jusqu'à sourire à son propre suicide! Quel pays que celui où l'on voit la majorité des citoyens se délecter des scènes de la guerre civile! D'où peut venir cette triste anomalie, si ce n'est de l'incapacité de l'Autriche à satisfaire par sa forme gouvernementale les vœux des peuples divers sur lesquels elle règne? En effet, les peuples, comme les hommes, ne sacrifient à l'ordre public et au besoin de communauté qu'une partie de leur individualité et de leurs droits naturels; encore est-ce avec l'espérance d'en retirer certains avantages. Si, au lieu de ces avantages, l'individu associé ne retire du lien social qu'oppression et souffrance, alors l'association tend invinciblement à se briser au milieu du conflit anarchique des partis et des pouvoirs. Dans ce cas, ce qu'il peut y avoir de plus heureux, c'est que les divers éléments nationaux, jusqu'alors forcément confondus, se séparent les uns des autres, et retournent chacun à son individualité. Mais pour cela il faut que le pouvoir suprême ait la loyauté et la sagesse de faciliter les transactions devenues nécessaires entre des populations rivales.

» L'état de dissolution sociale que nous venons de décrire s'applique en tout point à l'Autriche actuelle. Sans doute la dissolution n'est pas encore la mort: elle pourrait même devenir une source de renaissance, si le gouvernement renonçait à son idée abstraite de l'État et de son unité absolue; si, s'arrachant aux ornières diplomatiques, il acceptait le développement individuel et distinct de chaque peuple, pour entrer avec une franchise entière dans la voie fédérative. Le fédéralisme, tel est le drapeau réclamé par nous tous, pour différencier l'Autriche de l'avenir d'avec l'Autriche ancienne, écroulée sous nos yeux. Au lieu de la centralisation de tous les intérêts généraux dans la personne d'un seul homme investi du pouvoir extra-légal le plus illimité; au lieu de l'oppression traditionnelle des nationalités les unes par les autres, l'Autriche de l'avenir, pour exister, devra nous présenter un monarque soumis à la loi, et une constitution où les nationalités, au lieu de s'entre-opprimer, se garantiront mutuellement leurs droits. Mais cette transition du système des priviléges de castes et de nationalité allemande au système de l'égalité politique entre les divers éléments nationaux, associés librement et dans la mesure de leurs besoins, cette rude transition n'a encore été tentée par aucun de nos hommes d'État...

» C'est en Hongrie qu'on trouve la preuve la plus éclatante de la mauvaise foi de notre cabinet; son machiavé-

lisme n'a rien négligé pour irriter les Slaves contre les Maghyars, et pour favoriser ensuite les Maghyars, dans le but d'étouffer avec leur aide le mouvement slave. Grâce à ces prédilections maghyares de nos gouvernants, le soldat slave, qui seul faisait la force du gouvernement, s'est lassé d'une lutte absurde; et les Maghyars, jusqu'alors vaincus, sont devenus aussitôt maîtres de la situation. L'histoire de la lutte entre Kossuth et Ielatchitj, depuis septembre dernier, montre le cabinet de Vienne constamment occupé à empêcher le triomphe des Slaves, persuadé qu'il est, depuis le congrès de Prague, que cette race slave, une fois victorieuse de ses adversaires, a en elle la volonté et la force de constituer l'Autriche sur le pied d'une vraie démocratie. Croyant donc les Slaves de Hongrie assez puissants pour venir par eux-mêmes à bout des Maghyars, le cabinet impérial a soutenu en toute occurrence le maghyarisme contre nous, depuis le jour où notre ban fut déclaré à Innsbruck traître à la patrie, jusqu'aux derniers moments de l'administration civile et militaire de Windischgrætz en Hongrie.

» Le système de nos ministres était d'affaiblir, en les faisant combattre les uns contre les autres, les divers éléments de l'empire, afin de les mieux asservir quand ils seraient épuisés par la lutte... Le drame d'octobre, ourdi dans les murs de Vienne, se développa au profit des Maghyars. Ielatchitj, privé par le ministère, de canons, de cavalerie et d'argent, dut abandonner la Hongrie à Kossuth. Son arrivée devant la ville impériale, favorisée par une série de circonstances inattendues, aurait pu encore relever son parti. Mais le fruit de ses efforts lui fut arraché; Windischgrætz prit sa place, et l'*ordre* régna dans Vienne. Les Maghyars étaient terrifiés. Cependant, au lieu de les poursuivre, on différa l'entrée en campagne jusqu'au milieu de janvier. Kossuth ainsi gagna du temps; et pour lui chaque jour alors valait un million. Le motif de tant de retards, c'est qu'on réorganisait l'armée pour faire une guerre, non plus nationale, mais toute politique, une guerre de l'empire contre des sujets rebelles. On voulait extirper jusqu'à l'idée de nationalités distinctes. Le corps du ban fut laissé en garnison à Vienne; on s'efforça de mêler et de confondre ensemble les troupes slaves et les troupes de langue allemande. L'armée croate se vit morcelée et envoyée sur mille points différents. Les Serbes héroïques de la voïévodie furent abandonnés, sans armes et sans appui, à l'agression; et des inquisiteurs, à la façon de Rukavina et de Meyerhofer, vinrent encore semer la discorde et la défiance dans l'intérieur du pays.

» Après la dislocation des corps slaves, il n'y eut plus qu'une seule armée impériale et royale. La guerre avait cessé d'être insurrectionnelle, elle avait perdu son caractère primitif de lutte entre deux nationalités. Les Slaves ne combattaient plus pour eux-mêmes: à leur cause, dédaigneusement écartée, avait succédé la cause de l'empire et de sa toute-puissance méconnue par *un ramas de séditieux*. Notre gouvernement avait repris toutes ses vieilles allures despotiques; il prétendait spolier de leurs droits constitutionnels ses amis slaves aussi bien que ses ennemis maghyars. Partout ce cabinet parjure n'avait en vue qu'une seule chose: l'anéantissement de la liberté. Qu'avaient à faire les Slaves dans cette lutte sacrilége?...

» Le dictateur Windischgrætz se proposait d'ailleurs de terminer la guerre sans effusion de sang, à l'aide des seules proclamations qu'il adressait aux insurgés du haut de son palais de Bude. Entouré de la haute aristocratie maghyare, il lui jetait comme une proie les comitats slovaques, en les inondant de commissaires et d'employés maghyaromanes. Ce qui prouve à quel point le présomptueux Windischgrætz favorisait à son insu le maghyarisme, c'est que tous les fonctionnaires nommés par lui en Slovaquie ont été, sauf deux ou trois, confirmés dans leurs emplois par Kossuth après l'évacuation des impériaux... Vis-à-vis des Serbes, notre gouvernement a observé la même politique par l'intermédiaire de son agent Meyerhofer, homme de puissante intrigue, qui a réussi à armer les uns contre les autres les Roumains et les Serbes de la voïévodie. Voilà comment, d'intrigue en intrigue, on est finalement tombé aux mains de la Russie... Cette politique de terrorisme et de fourberies a eu un seul résultat utile, celui de faire mûrir l'esprit public chez les Slaves, en leur montrant que leur droit repose désormais uniquement sur leur épée; et que l'Autriche, si elle doit renaître, ne pourra plus se faire accepter des peuples que comme une *fédération*. »

FAITS DIVERS.

La nouvelle campagne de Hongrie, annoncée par la Sainte-Alliance avec tant de fracas, semble devoir se poursuivre sans bruit, à la sourdine, et presque à l'insu de l'Europe. Les populations voisines des champs de bataille sont seules informées par le tonnerre du canon de ce qui se passe. Les journaux officiels des deux cours impériales ne laissent rien transpirer sur leurs déroutes. Cependant on dit que le prince Paskievicz a refusé, tout comme Radetzki, le commandement en chef de l'armée d'invasion. Frappé du découragement de tous ses généraux, l'empereur Nicolas aurait, à ce qu'on assure, pris la résolution extrême d'aller en personne avec ses fils conduire au feu ses troupes démoralisées.

— Le 18 juin, jour anniversaire de la bataille de Waterloo, c'est-à-dire, de la dernière invasion des étrangers en France, l'Assemblée nationale française a entendu, sans le rappeler à l'ordre, un de ses membres, M. Estancelin, s'écrier, au sujet des mouvements de troupes de la Sainte-Alliance sur le Rhin, qu'*il y a moins de danger dans l'entrée des étrangers à Paris que dans l'entrée des révolutionnaires au pouvoir*. En conséquence de cette opinion, le ministère français accumule les persécutions contre les réfugiés polonais et allemands, et il interdit à ses préfets de leur délivrer aucun passeport ou autorisation de départ. Ils sont presque gardés à vue dans les lieux de leurs dépôts respectifs. Voilà les preuves d'intérêt de notre cabinet pour la cause de l'émancipation des peuples.

— Les journaux autrichiens dépeignent de la manière la plus touchante et la plus poétique les mœurs *innocentes et pures* des soldats russes, leur piété naïve, la *simplicité antique* de leur costume, leur obéissance plutôt *patriarcale* que militaire envers l'autorité, et jusqu'à leurs chansons, *expression idyllique d'une société restée primitive*. En attendant, les maladies épidémiques exercent parmi ces victimes d'un despotisme insensé d'horribles ravages. Plus encore que le choléra qui les décime, le typhus les fait tomber comme des mouches dans leurs camps des Karpathes.

Cyprien ROBERT.

PARIS. — IMPRIMERIE DE L. MARTINET, RUE MIGNON, 2.
(Quartier de l'École-de-Médecine.)